

Qu'on juge de la stupéfaction de tous les assistants, lorsque à la question sacramentelle du magistrat, la jeune personne répondit par un NON bien positif et fort clair.

Croyant ne pas avoir compris ou ne pas avoir été compris, l'officier municipal se fit répéter le mot, qui décidément était bien la fatale réponse négative.

La noce se retira avec une certaine confusion, mais comme tout était préparé pour le repas, on prit le parti d'en profiter gaiement comme si la chose s'était passée le plus simplement du monde. On n'a pu savoir, malgré les investigations les plus pressantes, ce qui avait pu déterminer la trop jeune fiancée à changer si subitement d'idée.

On écrit de Courtray :

La famille d'un ancien fabricant de Courtray vient d'être éprouvée d'une manière bien sensible.

M.^{me} Vandenberghe en soignant ses fleurs samedi matin, est tombée dans son puits. Par une inconcevable négligence, on n'avait pas fermé l'ouverture d'une façon complète.

Qu'on juge de l'affliction de son mari et de son fils qui ont découvert le cadavre une heure environ après sa chute.

M.^{me} Vandenberghe était âgée de 70 ans. Elle emporte l'estime générale; sa charité envers les pauvres et ses bonnes qualités font naître des regrets unanimes.

Pour toute la chronique locale, J. Reboux.

REVUE. — Foire de Gand.

La foire aux chevaux, de Gand, est, pour Roubaix et Tourcoing, une véritable fête. Chaque année, nos nombreux amateurs de chevaux se donnent rendez-vous dans ces belles et riches prairies flamandes qui servent momentanément d'hippodrome.

L'aspect de cette foire est excessivement original. Figurez-vous des milliers de chevaux, trotant, galopant, ruant, hennissant au milieu d'une foule compacte qui se presse, avide, sur ce turf improvisé. Il y a, bien, par ci, par là, quelques bras cassés, quelques mâchoires emportées... mais c'est un détail, une des mille phases de la vie accidentée et agitée du gentleman-Ridder, de l'homme-cheval, du maquignon.

Ce n'est pas un marché aux chevaux, propre, bien ordonné, composé de bêtes bien élevées et qui ne ruent qu'en mesure, comme dans celui de M^{lle} Bonheur, pour lequel on a fait tant de bruit. C'est une vraie et franche cohue flamande où tout se remue, crie, mord, frappe tout de bon. Vous songez, en voyant cela, à nos joyeux peintres flamands. On voit là des chevaux de Paul Potter; si vous vous risquez à entrer dans un des cabarets voisins, vous êtes en plein Téniers, en plein Van Ostade. Le choc des verres et des canettes, les disputes, le jambon rutilant s'étalant sur le plat de faïence bleue ou sur l'assiette d'étain... tout y est, jusqu'au personnage indispensable de la porte extérieure, complément appendice, résultat, si l'on veut, des libations de l'intérieur. — Là, toutes les conditions se rencontrent et se confondent. L'élégant, à veste écourtée, à éperons d'acier, à crinière luisante, luxuriante et pommadée, à favoris en éventail, frotte son gant-paille à la main calleuse du paysan brabançon, picard ou normand. Tout homme qui aime, achète et vend des chevaux est, plus ou moins, maquignon. Or, tous les maquignons sont égaux devant la loi... du turf.

Cette année, les chevaux de trait arrivaient à un prix assez élevé; les chevaux de selle étaient

plus abordables. Les achats ont langué le premier jour. Parmi les chevaux à deux fins, il y avait un assez grand choix, et nous avons remarqué avec plaisir que l'opinion change à l'endroit des chevaux purement de luxe, des anglais surtout; on en revient au cheval de fonds.

On paraît délaissier un peu ce cheval factice, auquel par des moyens eux-mêmes factices, on donne une vitesse conventionnelle, mais qui pêche par le fonds, par la durée. Tous les hommes compétents qui se sont occupés de l'amélioration de nos races, ont fait justice de cette manie de transformer le cheval en un grand lévrier, qui n'est pas beau de formes et peut difficilement servir utilement soit à l'armée soit aux particuliers ayant un service pénible à exiger. Ces bêtes délicates, enveloppées dans la flanelle de la tête aux pieds, ne résisteraient pas huit jours de campagne.

A propos des courses de la société d'encouragement, M. Léon Gayates fait quelques réflexions que nous transcrivons. Elles nous paraissent raisonnables et de nature à être profitables aux éleveurs et aux amateurs. Il parle ici du peuple américain qui s'entend aux choses utiles.

« Aussi n'est-ce pas à la stérile exagération d'une vitesse d'hippodrome que ce peuple positif demande l'épreuve de son espèce chevaline, mais à une vitesse dont le fonds et la résistance puissent rendre d'autres services que celui d'escamoter des prix, comme cela s'est fait par exemple hier, où c'est le plus mauvais cheval de la course qui a gagné le handicap.

« Les chevaux américains sont les premiers trotteurs du monde; ce sont eux qui, sur le chemin de la Marche ou de Lonchamp, font voler les équipages parisiens les plus rapides; et voici un fait qui vient de se passer dans l'Etat de New-York, et qui donne suffisamment la mesure de leur fonds.

A la suite d'un pari de 2,500 dollars entre MM. Andrew Dalton et Samuel Taylor, deux chevaux attelés séparément ont fait d'une seule traite cent mille (environ quarante lieues) en douze heures. L'hippodrome était simplement la route d'Albany à Whiteboro, route en très-mauvais état et souvent obstruée par des amas de neige.

Partis à cinq heures du matin de Gallops' hôtel, Washington street, à Albany, les deux attelages, marchant bon train, sans lutter précisément de vitesse, ont fourni à peu près ensemble les quatre cinquièmes de leur carrière. Mais M. Taylor, prenant ensuite l'avance, est arrivé à Whiteboro à cinq heures vingt-deux minutes du soir, ayant ainsi parcouru 100 milles en douze heures vingt-deux minutes et précédant son adversaire d'un quart de mille environ.

« Le Courrier des Etats-Unis, qui raconte tout au long les détails intéressants de cette course, les emprunte au Statesman d'Albany, et celui-ci en a suivi avec soin les moindres épisodes. En les passant sous silence, s'il en est un que je relate, c'est seulement parce qu'il vient à l'appui de la déplorable monotonie de mes redites sur la vitesse et la résistance. Car, dans cette course de fonds, c'est le cheval le plus vite qui est arrivé dernier.

« Certes, bien que les coureurs fussent tous deux en bon état lorsqu'ils ont touché le but, une pareille épreuve n'est pas sans cruauté, mais le fouet du moins n'y a joué aucun rôle; elle est donc moins barbare que celles où, pour un seul tour d'hippodrome, souvent le vainqueur ne touche le poteau que roulé, flagellé, meurtri, les flancs ensanglantés, et disséqué par l'éperon.

» GATAYES. »

Plusieurs chevaux, assez jolis, sont arrivés à Roubaix et à Tourcoing.

Samedi soir, les cafés où s'assemble la jeunesse dorée, étaient un vrai cours d'hippiatrique; chacun discutait les qualités de son cheval, et il faut rendre justice à nos hommes de chevaux, plusieurs parlaient de cet art très-savamment et avec connaissance de cause.

Il est bien entendu que chacun, après avoir disputé, discuté, pendant trois heures, se retirait avec la conviction intime qu'il avait ramené

le plus beau cheval de la foire. S'il n'avait pu faire entrer cette conviction dans l'esprit de ses concurrents, j'allais dire de ses adversaires, il recommençait chez lui la démonstration. Il menait sa femme, ses enfants, ses amis à l'écurie... et il les initiait aux éléments de l'art. Le domestique, plus expert, avait à en subir la syntaxe.

Qu'on ne prenne pas ici ces observations pour une raillerie ou une critique. Chacun a sa marotte : autant mieux celle-là qu'une autre.

Dans un pays où les chevaux sont de mode, on ne saurait trop répandre les connaissances qui en rendent l'usage plus facile, moins dangereux.

La pratique est, certes, une bonne chose, mais elle a besoin d'être soutenue par la théorie. Pour savoir le parti qu'on peut tirer d'une bête, il faut en bien connaître la conformation, presque l'anatomie. Il faut voir par où elle pêche, là où elle est faible ou forte... et l'élever, agir en conséquence. Reste alors à appliquer les moyens physiques pour la dresser et la conduire.

Nous l'avons déjà dit : l'équitation est une science sérieuse, difficile. Un cavalier, n'ayant que la pratique, résistera bien, restera en selle, mais gâtera le cheval, par des mouvements souvent, presque toujours contradictoires.

L'écurier, possédant la théorie, arrivera à ses fins plus rapidement, avec moins d'efforts, et sans autant de danger.

Nous le répétons encore, on ne saurait trop le répéter : le talent de l'écurier n'est pas de résister aux réactions violentes, mais bien de les prévenir. Là est la grande science. Des caracolades ressemblent autant à la haute-école (je parle de l'ancienne, nullement des polkas, mazourkas actuelles, etc.), que la mousse du vin de Champagne au vieux vin de Bordeaux.

Avec les ressources qui existent ici, on devrait bâtir un beau manège entre Roubaix et Tourcoing. Un professeur nommé par les deux villes dirigerait cette institution qui, non-seulement serait utile, mais qui présenterait même des chances de succès pécuniairement parlant.

Nous reviendrons sur ce sujet avec plus de détails.

Nouvelles & Faits divers.

On lit dans le Précurseur d'Anvers :

« Hier dans l'après-dîner nous avons eu un orage, le premier de la saison, et qui ne sortira pas de sitôt de la mémoire d'un grand nombre d'Anversois.

« Le temps était fort beau, et c'était le premier jour de la kermesse du Dam. Des milliers de promeneurs étaient sortis par la Porte-Rouge pour se rendre à Saint-Job avec leurs enfants.

« Vers 5 1/2 heures, l'orage survint, et, en moins d'un quart-d'heure, éclata avec une violence inouïe. La pluie tombait par torrents, entremêlée de grêle, d'éclairs et de coups de tonnerre formidables. Impossible de décrire la bagarre qui s'en suivit. Les baraques, les tentes, les échoppes de Saint-Job furent renversées par le vent ou inondées par l'averse; les estaminets, les maisons aux gaires, déjà gorgées de monde, furent littéralement pris d'assaut par les promeneurs, qui n'avaient pas encore réussi à se caser quelque part.

« En un clin-d'œil tout fut rempli jusqu'aux combles et on nous cite tel établissement, où des gens peu désireux de rester dans la rue, exposés à la pluie qui continuait de tomber à flots, se sont estimés très-heureux de trouver un refuge au grenier et même dans la cave.

« Et encore les promeneurs qui se trouvaient

au Dam étaient les plus heureux. Ceux qui déjà s'étaient mis en route pour Bergerhout par les chemins de traverse, se trouvaient dans une position bien plus désagréable. Surpris par l'orage au milieu des champs, ils se hâtaient par milliers dans toutes les directions, se jetaient dans les premières maisons qu'ils pouvaient atteindre.

— Les travaux du puits artésien de Passy touchent à leur terme, et déjà l'on a construit pour les recevoir d'immenses réservoirs au point le plus élevé de la plaine de Passy, en dehors de la barrière dite des Bassins, à l'angle de la rue de Bel Respiro. Les murs de ces réservoirs, établis tout en meulière et en ciment romain, n'ont pas moins de trois mètres d'épaisseur. Ils peuvent contenir environ un million d'hectolitres d'eau. On achève l'établissement des conduites destinées à distribuer cette puissante masse d'eau dans les différents quartiers.

— On lit dans le Journal du Havre :

« Un dramatique événement est arrivé ce matin à bord du *Cygne*, capitaine Lefoulon, une heure et demie environ après le départ de Caen de ce steamer. Il était onze heures et demie, le *Cygne*, peu chargé, filait de 12 à 13 nœuds, lorsque tout à coup se fit entendre le cri : « Un voyageur à la mer ! » Le capitaine fit renverser immédiatement la vapeur, pour regagner le point où le malheureux était tombé à l'eau; une fois là, le canot du bord fut amené, et l'on vit même un instant le cadavre inanimé flotter entre deux eaux, mais au moment de le saisir à l'aide d'une gaffe, il fut impossible de le retrouver malgré toutes les recherches, et le *Cygne*, enfin, dut reprendre sa route. Au surplus, il paraît que ce malheureux ayant passé sous une des roues, aurait été, par conséquent, assommé plutôt que noyé.

« Quoiqu'il en soit, il serait difficile de peindre la consternation qui régnait à bord du steamer parmi les passagers, après ce lugubre incident.

« Dès le commencement de la traversée, plusieurs voyageurs avaient remarqué l'aspect triste, chagrin, l'air préoccupé de ce malheureux; il adressait quelques questions de loin en loin; il avait demandé, par exemple, un instant avant de se jeter à l'eau, si l'on en avait encore pour longtemps avant d'arriver. Sur la réponse qui lui fut adressée que l'on arriverait dans une demi-heure au Havre, il s'est laissé glisser par-dessous le bord, vers l'avant, avec précaution, et se tenait encore suspendu par les mains, lorsqu'un passager l'apercevant dans cette situation s'est écrié : « Malheureux, qu'allez-vous faire ? » Alors il a lâché prise, s'est laissé tomber à l'eau et a disparu sous les bouillonnements blanchis d'écume de la roue.

— On écrit de Madrid, 29 avril, au journal le Droit :

« La diligence, qui fait le service de la Corogne à Lugo, a été arrêtée le 24 par cinq hommes bien armés, qui ont complètement dévalisé tous les voyageurs et le conducteur.

« Un des voyageurs, qui s'est refusé d'abord à donner son argent, a reçu deux coups de poignard, et, comme on le menaçait de mort, il s'est laissé dépouiller comme les autres.

« Après l'inspection des malles, qui a duré deux heures environ, le chef de la bande a détélé trois chevaux de la diligence, sur lesquels il a fait charger le butin; puis il a souhaité courtoisement un bon voyage à ses victimes, dont une était en danger de mort.

« Le pont de Saint-Albert est un mauvais passage de la route de la Corogne à Lugo. Les gen-

l'instant, comme s'ils obéissaient à une formule magique.

Dès que l'inconnu se trouva seul avec la jeune dame, il se croisa les bras sur la poitrine et la considéra silencieusement.

Elle allait s'avancer vers lui pour le remercier; mais, à l'aspect de son maintien froid et sévère, elle recula d'un pas.

« Comment avez-vous pu, mademoiselle, commettre l'imprudence de sortir ainsi toute seule ? » dit-il enfin.

Si le masque n'avait pas caché le visage de la jeune dame, on aurait vu qu'elle fut saisie, à ces mots, d'une anxiété inexprimable.

« Vous ne répondez point, mademoiselle; croyez-vous donc que je ne vous connaisse pas ? »

Elle recula de nouveau sans rompre le silence. « Vous venez de recevoir un billet anonyme, et, sans en connaître l'auteur, vous accourez au rendez-vous, probablement dans l'espoir d'y rencontrer un adorateur. Quelle légèreté, mademoiselle ! »

— Ah! monsieur !

— Niez-vous, par hasard, l'avoir reçu ?

— Qui êtes-vous, monsieur ?

— Peu importe, mademoiselle; répondez-moi d'abord. Ce billet vous donnait rendez-vous ici; mais comment peut-on se rendre à une pareille invitation ?

— Je n'ai rien avoué et j'ignore encore qui vous êtes.

— La lettre vous a été remise dans le bosquet près de la place du château.

— Encore une fois, monsieur, qui êtes-vous ? Un espion ? Un homme d'honneur ne s'abaisse pas jusqu'à outrager de la sorte une faible femme.

— Faible, dites-vous ? Oui, vous avez raison, vous êtes bien faible, mademoiselle. Depuis quelque temps, vos démarches ont trahi, aux regards de ceux qui vous observent de près, tant de... je ne veux point dire le mot... tant de... comment m'exprimerai-je?... tant d'inconséquence, que vos amis en sont effrayés.

A ces paroles blessantes, l'inconnue reprit toute la dignité d'une femme offensée.

« Qui que vous soyez, monsieur, dit-elle, je vous déclare que vous abusez indignement de cette rencontre fortuite. Il est possible que vous me connaissiez, que telle ou telle de mes actions vous paraisse inexplicable à vous et à mes amis; mais elle n'ont jamais eu le cachet qu'il vous plaît de leur donner. Je sens trop ma propre valeur, monsieur, pour ne pas repousser avec mépris toute insinuation outrageante de gens de votre espèce qui n'osent montrer leur visage à découvert. Je vous ai prié de me dire qui vous êtes, vous avez refusé. Je me désiste de ma demande, parce que j'aime mieux ne pas connaître la personne que je méprise. Adieu, monsieur ! »

Elle se retirait avec un geste plein de fierté, lorsque le domino la retint.

« Vous êtes irritée, mademoiselle, répliqua-t-il; je ne m'en étonne pas. Mais je n'ai fait que vous répéter ce que la cour dit tout bas, grâce à votre conduite de ces derniers temps. Et même votre présence ici... que faut-il que j'en pense?... Vous recevez une lettre... vous ignorez de qui... et pourtant... Mais je cesse de vous adresser des reproches, et surtout au sujet de votre dernière démarche; la lettre anonyme était de moi.

— De vous ? Qui êtes-vous donc ? Votre voix...

— Vous ne me reconnaissez point ? Eh bien,

je n'en suis pas surpris, je sais que je vous suis indifférent.

— Seriez-vous peut-être...

— Vous l'avez deviné, mademoiselle; je suis le comte Orloff.

— Ah !

— Il n'a pu vous échapper que je vous aime, bien que jusqu'ici je ne vous en aie pas dit un mot; vous le savez, parce que vous avez dû le lire sur mes traits et dans mes regards brûlants, et le comprendre au tremblement de ma voix. Toutes mes démarches vous ont révélé mon amour. Ah! mademoiselle, vous reculez. Ne vous pressez pas, toutefois. Il vous a été facile de découvrir mon amour, et à moi la froideur, sinon la haine, dont vous le payez. Il est affreux de se voir méprisé de celle que l'on aime...

— Il l'est encore plus, monsieur, de se voir aimée de celui que...

— Que l'on méprise, voulez-vous dire. Je vous entends; mais vous me connaissez bien peu. Il n'est pas impossible à un homme de changer en amour la haine d'une femme, pas plus qu'à une femme de changer en haine l'amour d'un homme. Pourquoi pousser les choses à l'extrême ? La lutte est inégale. Vous êtes une faible femme, vous en convenez vous-même, et je suis un homme. Longtemps je me suis efforcé d'étouffer dans mon cœur la flamme de l'amour — mais en vain — le mot est prononcé maintenant, et vous n'avez d'autre alternative que de m'appartenir ou de succomber sous le poids de ma vengeance et de ma passion. Réfléchissez, mademoiselle.

— J'ai réfléchi, monsieur le comte... je suis ravie...

— Vous m'appartenez ?

— Comprenez-moi bien, comte. Je suis ravie

que vous me donniez le choix entre votre haine et votre amour. Haïssez-moi, monsieur, haïssez-moi, je vous en prie.

Elle fit encore un pas pour s'éloigner. Orloff paraissait violemment ému. Il y eut un moment de silence.

« Vous me demandez ma haine, reprit enfin le comte en lui barrant de nouveau le passage; prière superflue. Cependant je vous engage encore à réfléchir sérieusement. Je désire, avant tout, que vous plongiez, avec calme et sans précipitation, un regard dans mon cœur, et que vous en sondiez le volcan. Vous tremblez ! Réfléchissez, mademoiselle. Si ma première déclaration suffit pour éveiller en vous la crainte, que ne fera pas ma haine ? Je vous déclare donc tout net que je ne négligerai rien pour vous forcer à fléchir sous ma volonté.

— Vous m'aimez, dites-vous, et vous me déclarez une guerre à mort; c'est une façon toute particulière de manifester son amour.

Chacun a sa manière d'agir, mademoiselle. En ce moment, c'est moi qui suis suppliant à vos pieds; si vous me repoussez, je n'aurai point de repos que vous ne tombiez, à votre tour, suppliante à mes genoux.

— Vous êtes digne d'exécution, monsieur.

— Parlez franchement, mademoiselle; me trouvez-vous réellement exécutable ?

— Ai-je besoin de répéter ce mot ?

— Tout à l'heure vous étiez ravie, disiez-vous. — Ah! mademoiselle, je ne le suis pas moins à présent : je suis ravi que vous me trouviez exécutable, parce que c'est du moins un pas qui me rapproche de mon but.

RIDDERSTAD.

(La suite au prochain numéro).